L'ORDRE ET LA MARCHE,

ET TOUT CE QUI SERA EXÉCUTÉ DEMAIN,

POUR L'ARRIVEE DE LOUIS CAPET,

A LA BARRE DE LA CONVENTION NATIONALE.

LOUIS CAPET sortira á 8 heures du matin de sa prison, montera en voiture, pour se rendre à la barre de la Convention Nationale; il prendra par la rue du Temple, jusqu'au Boulevard, le Boulevard à gauche jusqu'á la place de la Révolution, la place de la Révolution jusqu'au Pont-Tournant; au Pont-Tournant il descendra de voiture, et entrera par la Terrasse des Feuillans, pour se rendre à la barre de la Convention; il sera accompagné du général Santerre, des commissaires de la Commune, et d'une force imposante.

Afin de déjouer tout espèce de complots,

et empêcher le parti royaliste de dominer ; je désirerois que Louis Capet soit précédé de 10 pièces de canon et suivi d'autant ; que le long des chemins par où il passera, il y ait á chaque bout deux pièces de canon, et deux haits de soldats. Après que Louis Capet sera rentré dans sa prison, je désirerois qu'á commencer de ce jour les rues de Paris soient illuminées, et que des patrouilles conséquentes et fréquentes soient répandues pour la sûreté de la capitale et de nos représentans ; je désirerois aussi que la force de la Convention soit tous ses jours au complet de 1000 hommes armés de fusils. Voilá ce que je crois devoir désirer.

Un mot à Louis Capet.

Je viens, roi scélérat et stupide, reine scélérate et perverse, je viens par l'ordre de la république et en ma qualité de commissaire national, vous annoncer les plus sérieuses, les

WINGATE ROSENTHAL 2001990500

plus terribles vérités : tremblez à ma voix, et frémissez du sort malheureux qui vous est réservé.

Vos conduites, insensées et criminelles, ont irrité la majesté d'un peuple libre.

Dès l'instant que vous vous être assis tous deux sur le trône de Louis XV cet ivrogne, ce libertin si diffamé, vous avez marchés à grands pas dans la carrière de l'erreur et de la sotise.

Prince ignorant et brutal, Princesse l'ascive et perverse, vous n'avez jamais connu le plaisirs de l'ame et les délices de la vertu. Illusion continuelles vous ont rendu les jouets de ceux et de celles en qui vous aviez sottement placé votre confiance, et vous êtes devenus par sympathie le plus injuste des rois, et la plus fauses des réines. Vous êtes le mépris et la risée des hommes et des femmes, qui ont à l'envie profité de vos foiblesses, et

vous ont sacrifiés à la haine de la nation Française de qui vous auriez pu vous faire estimer et chérir, si un voile trop épais en aveuglant vos yeux, ne vous eut fait commettre de grands écarts, et ne vous eut précipités du faite d'une domination illimitée, à la dépendance d'un peuple que vous faisiez trembler d'un clin-d'œil.

Mais vous avez bravé les loix de l'équité; vous avez immolé votre brave nation à l'avidité de tous les scélérats qui vous entouroient, vous les avez même revêtus de votre autorité, pour la persécuter et l'asservir à leurs vexations tyranniques.

Pourquoi, monarque indigne, au lieu de règner par toi-même, te fiois-tu si nonchalamment à des ministres, à des intendants tortionnaires que tu aurois dû écraser sous le poid de ta colère, et livrer à la fureur et à la vengeance de tes sujets opprimés? Pourquoi au lieu de t'en rapporter à ton conseil vendu à

l'iniquité, à tes parlemens affamés de gloire et d'argent, à tes financiers insatiables, ne te faisois-tu pas rendre compte de l'état de tes finances, et de la situation de ton peuple? Pourquoi fermois-tu ton cœur et oreilles aux réclamations, aux murmures, aux plaintes des infortunés? Pourquoi loin de te livrer à des orgies honteuses, à de vaines parties de chasse, n'examinois-tu pas la conduite de ces dilapidateurs exécrables, nés pour le malheur du genre humain, de ces hommes avides, qui buvoient dans des coupes d'or, le sang, la sueur et les larmes de tes sujets, et se faisoient bâtir à leurs dépens des Palais qui effacent la magnificence de tes maisons royales?

Quand un Monarque s'apperçoit de la rapide opulence d'un homme qui reçoit chaque jour le numéraire de l'état, répond-il que doit penser le potentat? Quelle doit être sa défiance? Sans-doute il doit se comporter comme ton ancêtre Louis XIV. Quand FOUQUET le surintendant de ses finances osa lui donner une

fête pompeuse et magnifique, la première idée de Louis le grand, ébloui d'un appareil si dispendieux, fut de faire arrêter ce fortuné traitant parce que le prince sentit promtement qu'il étoit impossible que FOUQUET, simple particulier dans son empire, n'eut pas ruiné l'état. Cette réflexion étoit juste et sage, parce qu'il ne tomboit pas sous les sens qu'un sujet dût ou pût égaler son Maître en magnificence, le surpasser en luxe, en dépense et briller autant et plus que lui.

Louis XIV ne se trompoit pas, et il voyoit bien que sans la prière de la Reine mère, FOUQUET eut été arrêté au milieu du bal, et que la fête n'auroit pas eu lieu. Mais ce financier ne le fut qu'après.

Voilà le Roi que tu devoit prendre pour modèle, et qui par sa conduite avoit donnéà tous les princes la leçon la plus sage qu'il t'importoit de méditer et de suivre.

Oui, monarque plus borné et plus scélérat que MIDAS, tu n'auroit pas alors sacrifié le

sang de tes sujets, aux vils concussionnaires qui, par leur insatiable avidité, sont parvenus à attirer sur sa tête comme sur celle de ton infâme moitié, la haine et le mépris d'une nation sensible et généreuse, qui auroit béni le ciel, d'obéir à tes loix, si tu eusse été juste.

Et toi, lubrique Antoinette, femme plus odieuse et plus scélérate que les Médicis, que les Messalines, n'espere point échapper à la vengeance du dieu de l'ACHERON. Tu viendras errer des siècles sur les bords du Stix, avec tes criminelles favorites et tes lâches amants. Les Polignac, les Coignis, te précéderont dans l'infernal manoire, ainsi que tous ceux qui auront assouvi tes sales cupidités. Tu rendras compte des trésors de la France que tu as prodigué à ton ambitieux frere, qui déjá gémit sur les rives du TENARE; la guillotine est la récompence que tu as mérité.

Pour toi, scélérat monarque, tu seras puni du mal que tu as fait et que tu as laissé faire à ton peuple. Ton châtiment est juste, la guillotine t'attends.

Case
Wing
• DC
137.08
.F73
V.6
no.2

Car en effet, il n'est pas possible que dans ton éducation, quelque mal soignée qu'elle ait été, on ne t'ait jamais parlé d'un CHARLEMAGNE, d'un FRANÇOIS PREMIER, d'un CHARLES V, d'un LOUIS XII, d'un HENRI IV, et qu'on ne t'ait cité les belles actions qui ont illustré leur vie. Ces monarques toujours chers au souvenir de la postérité, ne t'avoient-ils pas par leurs exemples, frayé la route de l'admiration et de l'immortalité? S'ils ont eu quelques foiblesses qui n'ont été que les dettes de l'humanité, par combien de vertus et de grands traits ne les ont-ils pas réparées? Je n'aurois pas à te reprocher de n'avoir point égalé tes illustres ayeux, si tu avois montré quelques étincelles de leur héroïsme, de leurs talens et de leur discernement. Mais infâme Louis XVI que tu as dégénéré? Tu n'as rien de commun avec tes ancêtres que le nom et la dignité de monarque qu'il t'ont transmis, et que tu as abandonné pour prendre ceux d'accapareurs de bled et de toutes les subsistances.

De l'Imprimerie NATIONALE, rue Percée.

THE NEWBERRY
LIBRARY